

Alain Trouvé : « *Sed tamen effabor !* : autour du *Malherbe* de Francis Ponge »

Séminaire « Paroles de lecteurs », 8 décembre 2016

Exemplier

Généralités

1. « L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Benveniste, 1966, II, p. 80)
2. « La voix est envisagée alternativement par Saussure sous deux points de vue opposés. Tantôt, elle n'est que l'un des instruments possibles pour la manifestation de la langue. À ce titre elle lui reste extérieure. Mais d'un autre côté elle est à l'origine d'une large part des mutations qui affectent à tout instant la langue, et qui la constituent en tant que telle. À ce titre, elle est inséparable du concept même de langue ». (Arrivé, 2016, p. 57)

Ponge et la parole, *Œuvres complètes*, La Pléiade, I et II.

3. « Vous est-il impossible de me considérer à chaque rencontre comme un bouffon ? Je ris maintenant d'en parler d'une façon si sérieuse, cher Horatio ! Tant pis ! Quelconque de ma part la parole me garde mieux que le silence. Ma tête de mort paraîtra dupe de son expression. Cela n'arrivait pas à Yorrick quand il parlait ». (*Douze petits écrits*, 1926, OC, I, p. 5)
4. « Ce sont des héros, c'est-à-dire des êtres dont l'existence même est une œuvre d'art. [...] cette coquille, partie de leur être est en même temps œuvre d'art, monument. Elle, demeure plus longtemps qu'eux. » (« Escargots », [1936], *Le Parti pris de choses*, 1942, OC, I, p. 27)
5. « J'admire surtout certains écrivains ou musiciens mesurés, Bach, Rameau, Malherbe, Horace, Mallarmé –, les écrivains par-dessus tous les autres parce que leur monument est fait de la véritable sécrétion commune du mollusque homme, de la chose la plus proportionnée et conditionnée à son corps, et cependant la plus différente de sa forme que l'on puisse concevoir : je veux dire la PAROLE » (« Notes pour un coquillage », [1927-1928], *Le Parti pris de choses*, 1942, OC, I, p. 40)
6. « Il est tout de même [...] insupportable de penser dans quel infime manège depuis des siècles tournent les paroles » (« Introduction au galet », [1933], *Proèmes*, 1948, I, p. 203)
7. « Il reconnaîtra aussitôt l'importance de chaque chose, et la muette supplication, les muettes instances qu'elles font qu'on les parle » (« Les façons du regard », [1927], *Proèmes*, 1948, I, p. 173)
8. « Il faut que je prenne le lecteur par la main, que je sollicite de sa part une assez longue complaisance, le suppliant de se laisser conduire au risque de s'ennuyer par mes longs détours, en lui affirmant qu'il goûtera sa récompense lorsqu'il se trouvera enfin amené par mes soins au cœur du bosquet de mimosa, entre deux infinis d'azur » (« Le Mimosa », [1941], I, *La Rage de l'expression*, 1952, p. 372)
9. « Viens sur moi : j'aime mieux t'embrasser sur la bouche, amour de lecteur » (« Il n'y a pas à dire », [1929], *Proèmes*, 1948, I, p. 190)

10. « Si j'ai choisi d'écrire ce que j'écris, c'est aussi contre la parole, la parole éloquente, parce que je ne suis pas éloquent. Et donc je ne veux pas essayer de l'être. Et souvent, après une conversation, des paroles, j'ai l'impression de saleté, d'insuffisance, de choses troubles ; même une conversation un peu poussée, allant un peu au fond, avec des gens intelligents. On dit tant de bêtises, on dit des choses sur un tempo qui n'est pas juste, on sort de la question. Ce n'est pas propre. » (« La Pratique de la littérature », Stuttgart, 12 juillet 1956, *Méthodes*, 1961, OC, I, p. 671)
11. « Ce *caractère sacré* (des façons d'être ayant fait de toute éternité, par leur *perpétuité*, leur preuve), étant aussi celui (le sacré, le caractère que nous disons divin) des notions, des abstractions, des *mots* (J. Paulhan : divinité de la parole). [...] (il la conçoit ainsi, je crois : 1/ elle est primitive, antérieure à tout ; 2/ elle rend compte, elle *contient* le mystère, la contradiction, la non-identité, elle résout les antinomies – du fait qu'elle est à la fois intérieure et extérieure. » (*La Fabrique du Pré*, Genève, Skira, 1971, OC, II, p. 434). « l'incompréhensible pluralité des individus dans l'espèce » (*Ibid.*, p. 433)
12. « Je t'invite à faire la lecture de l'écriture de ma lecture de ce que j'écris » (*La Table*, 1968-1973, OC, II, p. 919)

Pour un Malherbe, 1965, OC, La Pléiade, II

13. « À compter de décembre 1954, Ponge fréquente la Bibliothèque Nationale, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, la Mazarine et l'Arsenal pour une enquête que son étendue et sa minutie assimilent à une authentique recherche doctorale » (B. Beugnot, Notice, Pléiade, II, p. 1443)
14. « Brusquement, avec Malherbe, [...] on entre dans la cour d'honneur de la littérature française.
Qui ne sent cela ? Qui est assez insensible pour le comparer à Bertaut ou à Du Perron, ou à Lingendes ? Ou à La Roque ? Ou à des Yveteaux, ou à Motin ? Eh bien, tous les récents critiques (Martinon, Fromilhague, je ris de prononcer leurs noms à la suite des précédents), qui manquent assez de la sensibilité que je viens de dire pour s'égarer dans des querelles d'attribution. » (p. 9)
15. « Pour maintenir la Parole, il suffit d'un lecteur pour l'entendre » (p. 22)
16. « Qu'un poète se fasse critique, mauvais signe : sa patrie est le monde muet, qui n'a jamais proscrit personne. Il ne s'en évade pas impunément.
Le monde muet est notre seule patrie. » (p. 24)
17. « Qu'un poète se fasse critique, les critiques le trouvent aussitôt mauvais signe; et les poètes eux-mêmes le pardonnent difficilement. [...] Pour ma part, je n'y vois aucun mal, pourvu que notre poète, devenu critique reste lui-même, car voilà ce que je souhaite de lui seulement. » (p. 32)
18. « Toute parole est un acte » (p. 52)
19. « J'ai toujours balancé entre le désir d'assujettir la parole aux choses (cf. Berges de la Loire) et l'envie de leur trouver des équivalents verbaux (?) » (p. 56)
20. « Notre pouvoir de formuler originalement en cette langue nous paraît la preuve de notre existence particulière » (p. 57)
21. « Nous donnons la parole à la *féminité* du monde ». (63 : « complexe d'Œdipe quant à la féminité du Monde ») (p. 58)

22. « Il s'agit moins pour nous de poésie que de Parole » (p. 63)
23. « Notre façon d'être est de pratiquer la langue française ». (p. 63)
24. « *étant donné ce qui est à dire* (à faire entendre, à communiquer) » (p. 73)
25. « Et il est bien entendu que ce n'est pas la Poésie, au sens où l'on entend communément ce mot, qui l'intéresse (et qui nous intéresse), que la Parole ». (p. 79)
26. « Musique pythagoricienne (?)
Le plus admirable est que ce ne sont pas des formules abstraites ; elles participent de la géométrie, des nombres, mais il s'agit de nombres *concrets*. Il s'agit de paroles, non de chiffres. Il s'agit des nombres concrets du Verbe, qui ont rapport aux Choses. Il s'agit de la nomination des choses du monde sensible, en *nombres sensibles*. » « Les nombres du Verbe sont [...] des harmoniques ou divisions *qualitatives* de l'Unité ». [...] « La Poésie est alors la science la plus parfaite ». (p. 114-115)
27. « Il y a une poésie [...] qui dédaigne toute concession putassière, tout charme, toute redescende au social » (p. 120)
28. « Le monde entier n'est que l'orchestration des harmoniques variées de la Parole » (p. 121)
29. « *Oui*, la poésie est une affaire de démythification (démythisation), mais en conservant le mystère de la parole (comment faire autrement ?) » (p. 125)
30. « Quand les pétroles de Rouen flambèrent en 1940, les énormes colonnes de fumées et de flammes (la flamme à l'intérieur de la colonne de fumée) qui montaient de chaque « bac » s'élevèrent avec une telle force ascensionnelle, d'un tel élan, avec une telle fougue, qu'elles me parurent se rejoindre au zénith.
Ainsi en est-il des œuvres les plus importantes de chaque civilisation. Ainsi en est-il de celle de Malherbe, et en voilà une figure assez neuve peut-être pour le Parnasse (ou le Panthéon universel).
En quoi cette image n'est pas tellement inadéquate (celle de la tour de feu) : la parole en un sens s'élève comme la fumée, mais elle n'est touchante, impressionnante, que dans la mesure où des flammes sont sensibles en son centre. La parole douée de force ascensionnelle, ardente, fougueuse, et qui monte tout droit malgré le mouvement baroque, hélicoïdal des flammes, et qui donne l'impression d'une haute tour, qui nous porte irrésistiblement, d'un seul coup, dès les premiers mots, à un niveau supérieur. Penser aussi aux tuyaux d'orgue, aux grandes orgues, aux cheminées par où passe le souffle, l'animation, et qui vibrent et produisent des ondes, contagieusement entendues, ressenties fort loin. En un sens les strophes des poèmes dans la page ressemblent à des tronçons de tuyaux ou de tours ou de cheminées. L'esprit y circule, évolue un peu à la façon des flammes, s'élevant en spirales à l'intérieur. (Ne pas insister, c'est presque un lieu commun.) (Ce qui n'est pas du lieu commun, c'est de donner de l'importance à la colonne de *fumées*) (c'est aussi de conserver son importance au fait qui me saisit si fort à Rouen, à savoir que ces colonnes bien que parfaitement verticales, se rejoignaient au zénith). [...]
L'on peut dire encore que c'est le dictionnaire français, dans toute son épaisseur, qui flambe. » (p. 153-154)
31. « *Le projet existentiel de Malherbe*. Exactement le nôtre : il ne s'agit pas de résoudre un problème abstrait. Il s'agit d'accéder au pouvoir, pouvoir supérieur – temporel et intemporel – conféré par le Verbe, par la Profération du Verbe ». (p. 158)

32. « Qu'est-ce que lire ? – À la fois déchiffrer, au moyen des yeux, les lettres et les mots, – et entendre leur sonorité, croire en leur signification – et pourtant poursuivre... / Mais cette analyse n'est pas tellement dans notre sujet » (p. 172)
33. « Je parle et tu m'entends, donc nous sommes » (p. 173)
34. « Puisque tu nous lis, donc nous sommes » (p. 175)
35. « Peut-être est-ce que l'aveu d'être une (une seule) personne, me semble insuffisant pour maintenir de l'autorité à mes proférations ? Toujours est-il que la profération de ce que j'ai à dire me semble exiger maintenant le *nous*. » (p. 179)
36. « J'ai très fort le sentiment de la fragilité, du caractère éphémère, fugitif des individus par rapport à l'espèce, par rapport aussi à leurs œuvres, voire à la moindre de leurs paroles, lesquelles ne leur appartiennent pas, me semble-t-il, en particulier, dont ils ne peuvent être crédités que dans la mesure où eux-mêmes ont eu la volonté de se cacher, de se retirer, de faire vivre ou de laisser vivre ces œuvres, ces paroles par elles-mêmes ». (p. 180)
37. « Malherbe ne raisonne pas, à beaucoup près, autant qu'il ne résonne. Il fait vibrer la raison, "Qu'en dis-tu, ma raison ? " » (p. 186)
38. « L'important est que Malherbe n'ait jamais eu qu'une chose à dire, qu'un choix, qu'un projet existentiel à justifier : que ce projet ait été noble, et celui-là même qui caractérise le grand, le plus-que-grand écrivain, le poète : celui qui ne concerne *que* la Parole, le Verbe, son mystère, son culte et les aventures de ses martyrs ». (p. 207)
39. poète = « celui qui a quelque chose à dire » (p. 223)
40. « Enfin, *quant à sa place dans l'histoire littéraire*, si l'on y tient, il faut bouleverser un peu ces choses, et le situer entre (à peu près à mi-chemin entre) Lanfranc-Wace d'une part et d'autre part Mallarmé-moi-même. (Ou encore, à peu près aux trois quarts du chemin sur la route qui mène de Lucrèce à moi.) » (p. 230)
41. « Le Temps (ou si l'on veut parler ainsi, la Nature – ne pourrions-nous dire, d'une seule expression, la *Mémoire Naturelle* ?) procède à une magnification, et simplification, des œuvres et des figures du passé. Cela, qui est positif, et en quelque mesure propre, net, pur, et inéluctable, nous l'assumons volontiers » (p. 237)
42. « La langue, telle que depuis sept cents ans elle *se donne*, nous laisse un peu loin de compte pour ce que nous avons à exprimer. Il nous faut *prendre* la parole. » (p. 253)
43. « Les textes littéraires du passé pour Ponge subissent dans l'univers de la langue usuelle un processus de décomposition comparable à celui des cadavres en terre ou des productions calcifiées dans le sable. Chacun d'eux résiste différemment au temps et se désagrège à sa manière : c'est dire que le résultat de leur passage par pulvérisation dans la langue varie en importance quantitative comme qualitative : chacun aura sa manière de « briller » dans le terrain sablonneux du français actuel, d'infléchir les formes de l'usage présent, de modifier nos tournures syntaxiques, de se répandre en métaphores usuelles fossilisées, proverbes, etc. » (C. Hanna, 2002, p. 121)